

Mère Sureau

Un petit garçon tomba malade du froid un jour. Personne ne put comprendre où il s'était mouillé les pieds, car le temps était tout à fait sec. Sa mère le déshabilla, le coucha dans son lit et ordonna d'apporter une théière pour infuser du thé de sureau — un excellent sudorifique ! À cet instant, entra dans la chambre un charmant vieillard joyeux qui habitait l'étage supérieur de la même maison. Il vivait entièrement seul, sans femme ni enfants, mais il aimait tant les petits enfants et savait leur raconter des contes et des histoires si merveilleux que c'en était un miracle.

— Eh bien, tu boiras un peu de thé, et ensuite, peut-être entendras-tu un conte ! dit la mère.

— Hélas, si seulement je connaissais quelque chose de nouveau ! répondit le vieillard en hochant la tête avec bonté. Mais où donc notre petit garçon s'est-il mouillé les pieds ?

— C'est bien là la question : où ? dit la mère. Personne n'y comprend rien.

— Y aura-t-il un conte ? demanda l'enfant.

— D'abord, il faut que je sache quelle est la profondeur du caniveau de la ruelle où se trouve votre école. Peux-tu me le dire ?

— Juste jusqu'à la moitié de la tige de ma botte ! répondit l'enfant. Et encore, seulement à l'endroit le plus profond.

— Voilà donc où nous nous sommes mouillé les pieds ! dit le vieillard. Maintenant, il faudrait te raconter un conte, mais je n'en connais aucun de nouveau !

— Mais vous pouvez en inventer un tout de suite ! dit l'enfant. Maman dit que quoi que vous regardiez, quoi que vous touchiez, tout devient chez vous un conte ou une histoire.

— C'est vrai, mais de tels contes et de telles histoires ne valent rien. Les vrais viennent d'eux-mêmes. Ils arrivent et frappent à mon front : « Me voici ! »

— Est-ce qu'il en viendra bientôt un ? demanda l'enfant.

La mère rit, versa du thé de sureau dans la théière et prépara l'infusion.

— Alors racontez ! Racontez !

— Ah, s'il pouvait venir de lui-même ! Mais ils sont importants et ne viennent que quand cela leur plaît !... Attends ! s'écria soudain le vieillard. Le voilà ! Regarde, dans la théière !

L'enfant regarda. Le couvercle de la théière commença à se soulever de plus en plus haut, et soudain apparurent, dépassant de dessous, de fraîches petites fleurs blanches de sureau ; puis poussèrent de longues branches vertes. Elles s'étendaient de tous côtés, sortant même du bec de la théière, et bientôt, devant l'enfant, se dressa un buisson entier ; les branches s'allongeaient jusqu'au lit, écartant les rideaux. Comme le sureau fleurissait magnifiquement et embaumait ! Et parmi ce feuillage apparaissait le visage bienveillant d'une vieille femme vêtue d'une robe étrange, verte comme les feuilles de sureau et toute parsemée de petites fleurs blanches. On ne distinguait pas immédiatement si c'était une robe ou simplement du feuillage et des fleurs vivantes de sureau.

— Qui est cette vieille femme ? demanda l'enfant.

— Les anciens Romains et Grecs l'appelaient Dryade ! dit le vieillard. Mais pour nous, ce nom est trop savant, et dans le Nouveau Faubourg, on lui a donné un surnom meilleur : Mère Sureau. Regarde-la donc attentivement et écoute ce que je vais raconter...

Exactement un aussi grand buisson couvert de fleurs poussait dans un coin de la cour du Nouveau Faubourg. Sous ce buisson, durant l'après-midi, deux vieillards se réchauffaient au soleil : un ancien marin très âgé et sa femme, elle aussi très âgée. Ils avaient des petits-enfants et des arrière-petits-enfants, et ils devaient bientôt fêter leurs noces d'or, mais ils ne se souvenaient plus exactement du jour ni de la date. Du feuillage, Mère Sureau les observait, aussi charmante et accueillante que celle-ci, et disait : « Moi, je sais bien le jour de vos noces d'or ! » Mais les vieillards étaient absorbés par leur conversation, évoquant le passé, et ne l'entendaient pas.

— Te souviens-tu, dit l'ancien marin, comment nous courions et jouions ensemble étant enfants ? Ici même, dans cette cour, nous avons planté un petit jardin. Te rappelles-tu, nous enfoncions dans la terre des baguettes et des branchettes ?

— Bien sûr ! reprit la vieille femme. Je me souviens, je me souviens ! Nous ne négligions pas d'arroser ces branchettes ; l'une d'elles était de sureau, elle prit racine, poussa des rejetons, et voilà comment elle a grandi ! Nous, les vieillards, pouvons maintenant nous asseoir à son ombre !

— C'est vrai ! poursuivit le mari. Et là-bas, dans ce coin, se trouvait une cuve remplie d'eau. C'est là que nous lancions mon petit bateau, que j'avais moi-même

taillé dans le bois. Comme il naviguait ! Et bientôt, il me fallut entreprendre une véritable navigation !...

— Oui, mais avant cela, nous allions encore à l'école et avons appris certaines choses ! interrompit la vieille femme. Puis nous avons grandi, et te souviens-tu, un jour nous sommes allés visiter la Tour Ronde, nous sommes montés tout en haut et avons admiré de là la ville et la mer ? Ensuite, nous sommes allés à Frederiksberg et avons vu le roi et la reine se promener dans un magnifique bateau sur les canaux.

— Seulement, moi, il m'a fallu naviguer autrement, pendant de longues années, loin de ma patrie !

— Que de larmes j'ai versées pour toi ! Je croyais déjà que tu avais péri et que tu gisais au fond de la mer ! Combien de fois me suis-je levée la nuit pour voir si la girouette tournait. La girouette tournait, mais toi, tu n'arrivais toujours pas ! Je me souviens comme si c'était aujourd'hui : un jour, en plein déluge, l'éboueur arriva dans notre cour. J'y travaillais alors comme domestique ; je sortis avec la boîte à ordures et m'arrêtai sur le seuil. Le temps était affreux ! Et voilà qu'arrive le facteur qui me remet une lettre de ta part. Quelle longue route cette lettre avait dû parcourir dans le monde ! Je la saisis et me mis aussitôt à lire ! Je riais et pleurais en même temps... J'étais si heureuse ! La lettre disait que tu étais désormais dans des contrées chaudes où pousse le café ! Quel pays béni cela devait être ! Tu racontais encore beaucoup d'autres choses, et je voyais tout cela comme si j'y étais. La pluie tombait à torrents, et moi, je restais debout sur le seuil avec ma boîte à ordures. Soudain, quelqu'un m'enlaça par la taille...

— Certes, et tu assénas une telle gifle que le bruit en résonna !

— Comment aurais-je pu savoir que c'était toi ! Tu avais rattrapé ta lettre. Et comme tu étais beau... Tu l'es encore aujourd'hui. De ta poche dépassait un foulard de soie jaune, sur ta tête, un chapeau ciré. Quel élégant !... Mais quel temps il faisait, à quoi ressemblait notre rue !

— Et ainsi nous nous sommes mariés, poursuivit l'ancien marin. Te souviens-tu ? Puis vinrent nos enfants : d'abord un petit garçon, ensuite Marie, puis Niels, puis Peter, puis Hans Christian !

— Oui, et tous ont grandi et sont devenus d'excellentes personnes, tout le monde les aime.

— Et maintenant, leurs enfants ont eux-mêmes des enfants ! dit le vieillard. Ce sont nos arrière-petits-enfants, et quels gaillards robustes ! Il me semble que notre mariage eut lieu justement à cette époque.

— Justement aujourd'hui ! dit Mère Sureau en passant sa tête entre les deux vieillards, mais ceux-ci crurent que c'était leur voisine qui leur faisait un signe de tête.

Ils restaient assis, main dans la main, se regardant avec tendresse. Peu après arrivèrent leurs enfants et leurs petits-enfants. Ceux-ci savaient parfaitement que c'était le jour des noces d'or des vieillards et les avaient déjà félicités le matin, mais les vieux avaient oublié cet événement, bien qu'ils se souvinssent parfaitement de tout ce qui s'était passé il y a bien, bien longtemps. Le sureau embaumait, et le soleil, à son coucher, illuminait directement le visage des vieillards, colorant leurs joues. Le plus jeune des petits-enfants dansait autour de grand-père et grand-mère, criant joyeusement que le soir même aurait lieu un véritable festin : au dîner, on servirait des pommes de terre chaudes ! Mère Sureau hochait la tête et criait « Hourra ! » avec tous les autres.

— Mais ce n'est pas du tout un conte ! objecta le petit garçon, qui avait écouté attentivement le vieillard.

— C'est toi qui dis cela, répondit le vieillard, mais demande donc à Mère Sureau !

— Ce n'est pas un conte ! répondit Mère Sureau. Mais maintenant, le conte va commencer. C'est de la réalité que poussent les contes les plus merveilleux. Sinon, mon beau buisson n'aurait pas pu sortir de la théière.

Sur ces mots, elle prit l'enfant dans ses bras ; les branches de sureau couvertes de fleurs se refermèrent soudain autour d'eux, et l'enfant et la vieille femme se trouvèrent comme dans un berceau de feuillage qui s'éleva avec eux dans les airs. C'était merveilleux ! Mère Sureau se transforma en une petite fille adorable, mais sa robe resta la même — verte, parsemée de petites fleurs blanches. Sur sa poitrine brillait une fleur vivante de sureau, et dans ses boucles blond clair reposait une couronne entière de fleurs semblables. Ses yeux étaient grands et bleus. Ah, comme elle était jolie, vraiment ravissante ! L'enfant et la petite fille s'embrassèrent, et tous deux devinrent du même âge, ayant les mêmes pensées et les mêmes sentiments.

Main dans la main, ils sortirent du berceau de feuillage et se retrouvèrent dans un jardin fleuri devant une maison. Sur une pelouse verte se tenait, attachée à un piquet, la canne du père. Pour les enfants, la canne aussi était vivante. Dès qu'on s'asseyait dessus, le pommeau brillant devenait une magnifique tête de cheval avec une longue crinière flottante. Ensuite poussèrent quatre jambes fines et robustes, et un cheval fougueux emporta les enfants en galopant tout autour de la pelouse.

— Maintenant, nous allons chevaucher très, très loin ! dit l'enfant. Jusqu'au domaine seigneurial où nous étions l'année dernière !

Les enfants galopèrent tout autour de la pelouse, et la petite fille — car nous savons bien que c'était

« C'était Maman Sureau », disait-elle :

— Eh bien, nous voici hors de la ville ! Vois cette maison paysanne ? Un énorme four à pain, tel un œuf gigantesque, fait saillie du mur directement sur la route. Au-dessus de la maison déploie ses branches un buisson de sureau. Là-bas, un coq erre dans la cour, gratte la terre, cherchant de la nourriture pour les poules. Regarde comme il marche avec importance ! Et maintenant nous sommes sur la haute colline près de l'église ; elle se dresse au milieu de hauts chênes, dont l'un est à moitié desséché... Et voici que nous arrivons à la forge ! Regarde comme le feu flamboie vivement, comme travaillent à coups de marteau ces gens presque nus ! Les étincelles volent de tous côtés ! Mais il nous faut aller plus loin, plus loin, vers le domaine seigneurial !

Et tout ce que nommait la petite fille, assise à califourchon sur la canne derrière le garçon, défilait devant eux. Le garçon voyait tout cela, tandis qu'en réalité ils ne faisaient que tourner en rond sur la pelouse. Ensuite, ils jouèrent sur un sentier latéral, s'aménagèrent un petit jardin. La petite fille détacha de sa couronne une fleur de sureau et la planta en terre. Elle prit racine, poussa des rejetons et devint bientôt un grand buisson de sureau, tout pareil à celui des vieux gens de Nouvelle-Faubourg lorsqu'ils étaient enfants. Le garçon et la petite fille se prirent par la main et partirent eux aussi se promener, mais non pas vers la Tour Ronde ni vers le jardin de Frederiksberg. Non, la petite fille étreignit fermement le garçon, s'éleva avec lui dans les airs, et ils survolèrent le Danemark. Le printemps cédait la place à l'été, l'été à l'automne, l'automne à l'hiver. Des milliers de tableaux se reflétaient dans les yeux du garçon et s'imprimaient dans son cœur, tandis que la petite fille répétait sans cesse :

— Cela, tu ne l'oublieras jamais !

Et le sureau embaumait si doucement, si merveilleusement ! Le garçon respirait à la fois le parfum des roses et l'odeur des hêtres frais, mais le sureau sentait le plus fort : car ses fleurs ornaient la poitrine de la petite fille, et c'est vers elle qu'il inclinait si souvent la tête.

— Comme c'est merveilleux ici au printemps ! dit la petite fille, et ils se trouvèrent dans une jeune forêt de hêtres. À leurs pieds fleurissait l'aspérule odorante, et de l'herbe surgissaient de merveilleuses anémones d'un rose pâle. — Oh, si seulement

le printemps régnait éternellement dans cette forêt de hêtres danoise toute parfumée !

— Comme c'est beau ici en été ! dit-elle lorsqu'ils passèrent devant un vieux domaine seigneurial avec un ancien château chevaleresque. Les murs rouges et les frontons dentelés se reflétaient dans les fossés remplis d'eau où nageaient des cygnes, plongeant leur regard dans les anciennes allées fraîches. Les champs ondulaient comme une mer, les fossés se parsemaient de fleurs sauvages rouges et jaunes, le houblon sauvage et le liseron en fleurs s'enroulaient autour des haies. Et le soir, une grande lune ronde se leva ; des prés monta le doux parfum du foin fraîchement coupé. — Cela ne s'oubliera jamais !

— Comme c'est admirable ici en automne ! dit la petite fille, et la voûte céleste devint soudain deux fois plus haute et plus bleue. La forêt se para des plus merveilleuses couleurs — rouge, jaune, vert.

Des chiens de chasse s'élançèrent en liberté. Des bandes entières de gibier volaient en criant au-dessus des tertres où gisent de vieilles pierres recouvertes de ronces. Sur la mer d'un bleu sombre blanchirent des voiles. Des vieilles femmes, des jeunes filles et des enfants cueillaient le houblon et le jetaient dans de grandes cuves. Les jeunes gens chantaient d'anciennes chansons, tandis que les vieilles femmes racontaient des contes sur les trolls et les esprits domestiques.

— Rien ne peut être mieux nulle part ! Et comme c'est beau ici en hiver ! dit la petite fille, et tous les arbres se couvrirent de givre, leurs branches se transformèrent en coraux blancs. La neige craqua sous les pieds comme si chacun avait chaussé des bottes neuves, et du ciel tombèrent l'une après l'autre des étoiles filantes.

Dans les maisons s'allumèrent des sapins de Noël chargés de cadeaux, les gens se réjouissaient et festoyaient. Au village, dans les maisons paysannes, les violons ne cessaient de jouer, des beignets aux pommes volaient dans les airs. Même les enfants les plus pauvres disaient :

« Comme tout de même c'est merveilleux en hiver ! »

Oui, c'était merveilleux ! La petite fille montrait tout au garçon, et partout embaumait le sureau, partout flottait le drapeau rouge à la croix blanche, le drapeau sous lequel avait navigué l'ancien marin de Nouvelle-Faubourg. Et voici que le garçon devint un jeune homme, et lui aussi dut partir pour un long voyage vers des contrées chaudes où pousse le café. À l'adieu, la petite fille lui donna une fleur prise sur sa poitrine, et il la rangea dans un livre. Souvent, en terre étrangère, il se souvenait de sa patrie et ouvrait le livre — toujours à l'endroit où

reposait la fleur ! Et plus le jeune homme regardait la fleur, plus elle devenait fraîche, plus elle embaumait fortement, et il lui semblait entendre le parfum des forêts danoises. Dans les pétales de la fleur, il voyait le visage de la petite fille aux yeux bleus, il croyait même entendre son murmure : « Comme c'est beau ici au printemps, en été, en automne et en hiver ! » Et des centaines de tableaux défilaient dans sa mémoire.

Ainsi passèrent beaucoup d'années. Il vieillit et s'assit avec sa vieille épouse sous un arbre en fleurs. Ils se tenaient par la main et parlaient du passé, de leurs noces d'or, tout comme l'avaient fait leur arrière-grand-père et leur arrière-grand-mère de Nouvelle-Faubourg. La petite fille aux yeux bleus, avec des fleurs de sureau dans les cheveux et sur la poitrine, était assise dans les branches de l'arbre, hochait la tête vers eux et disait : « Aujourd'hui, ce sont vos noces d'or ! » Puis elle retira de sa couronne deux fleurs, les embrassa, et elles brillèrent, d'abord comme de l'argent, puis comme de l'or. Et lorsque la petite fille les posa sur les têtes des vieillards, les fleurs se transformèrent en couronnes d'or, et le mari et la femme restèrent assis tels un roi et une reine, sous l'arbre parfumé, si semblable à un buisson de sureau. Et le vieillard raconta à sa femme l'histoire de Maman Sureau, telle qu'il l'avait entendue dans son enfance, et il leur sembla à tous deux que dans cette histoire il y avait beaucoup de ressemblance avec celle de leur propre vie. Et justement ce qui se ressemblait leur plaisait le plus.

— Voilà comment c'est ! dit la petite fille assise dans le feuillage. — Certains m'appellent Maman Sureau, d'autres Dryade, mais mon véritable nom est Souvenir. Je suis assise sur un arbre qui ne cesse de grandir. Je me souviens de tout, je peux tout raconter ! Montre-moi donc, ma fleur est-elle encore intacte chez toi ?

Et le vieillard ouvrit le livre : la fleur de sureau y reposait aussi fraîche que si on venait juste de la placer entre les pages. Souvenir fit un signe de tête affectueux aux vieillards, tandis qu'eux, assis avec leurs couronnes d'or, étaient baignés par le soleil pourpre du couchant. Leurs yeux se fermèrent, et... et... Et voilà le conte terminé !

Le garçon était couché dans son lit et ne savait pas lui-même s'il avait vu tout cela en rêve ou s'il l'avait seulement entendu. La théière se trouvait sur la table, mais aucun sureau n'en poussait, et le vieillard s'apprêtait à partir et partit.

— Comme c'est merveilleux ! dit le garçon. — Maman, j'ai visité des contrées chaudes !

— Certes ! Certes ! dit la mère. — Après deux telles tasses de thé au sureau, il n'est pas étonnant d'avoir voyagé vers des contrées chaudes. — Et elle l'enveloppa

soigneusement pour qu'il ne prenne pas froid. — Tu as bien dormi pendant que nous discussions pour savoir si c'était un conte ou la réalité !

— Et où donc est Maman Sureau ? demanda le garçon.

— Dans la théière ! répondit la mère. — C'est là qu'elle doit être.